

Lire la ville : le point de vue d'habitants de communautés fermées à São Paulo, Brésil

8^e Colloque de la relève VRM

INRS – UCS, Montréal

26-27 mai 2011

Catherine Gingras

Maîtrise en urbanisme

Institut d'urbanisme, Faculté de l'aménagement

Université de Montréal

Directrice de recherche : Sandra Breux

catherine.gingras.1@gmail.com

À São Paulo comme dans d'autres villes d'Amérique latine, un nombre croissant de ménages s'établissent dans des communautés fermées (Coy, 2006). Ces développements résidentiels se caractérisent principalement par la privatisation d'équipements normalement publics tels les places, les rues ou les parcs, par la clôture au moyen de barrières matérielles ainsi que par un accès limité aux seuls résidents et aux individus à qui ils veulent bien donner l'autorisation (Blakely et Snyder, 1997 dans Séguin, 2003). Le thème du colloque, « *Saisir, lire et interpréter la ville* » nous a inspiré une réflexion à partir des résultats obtenus lors d'une recherche plus large entreprise au sein de communautés fermées du développement *AlphaVille São Paulo*, au Brésil, dans le cadre de notre mémoire de maîtrise. Nous nous interrogeons donc, sur la base des propos des habitants de ces ensembles résidentiels sécurisés, sur la lecture, la perception de la ville qui est associée au choix d'y habiter, choix qui traduit une introversion de la résidence et de son espace de référence. Nous proposons de répondre à cette interrogation en nous intéressant d'une part au choix d'habitat, choix spatial permanent décisif pour la construction de l'identité de l'individu (Lévy, 1994). Par le choix d'habiter un ensemble résidentiel sécurisé, les habitants acteurs expriment la place qu'ils veulent prendre parmi les autres, au sein de la collectivité à l'échelle de la métropole et donc, du même coup, la façon dont ils saisissent la ville. Pour compléter notre compréhension de la lecture de la ville de ces habitants, nous nous intéressons d'autre part à leurs territorialités, à travers leur espace de vie, leur espace social et leur espace vécu (Di Méo, 1999).

Quelques repères conceptuels : du choix d'habitat aux territorialités

Lévy (1994) présente le choix d'habitat comme un choix spatial permanent, révélateur de l'identité sociale globale de l'individu acteur. En effet, il avance que « [l'espace] individuel s'organise autour d'un lieu décisif pour la construction et le développement de l'identité, celui où l'ensemble du spectre relationnel, du moins au plus intime, peut prendre place » (Lévy, 1994 : 243). Cet espace individuel est caractérisé par plusieurs dimensions : le type et la superficie du logement, le confort qu'il offre, sa localisation ainsi que le statut de locataire ou de propriétaire qui y est associé. Ainsi, le choix d'habitat renvoie à la fois au choix d'un logement, d'un *milieu* et d'un *mode de vie*. Breux (2009), pour sa part, met en lumière la poursuite d'un idéal géographique comme une des variables influençant le choix d'habitat. En effet, les parcours de chacun et la place qu'y a occupé le territoire contribuent à forger un idéal géographique, qui se décline parfois sur le mode du mythe, à travers la recherche d'un paradis perdu, ou encore sur celui d'une utopie, à travers la quête d'un ailleurs jamais connu, d'un eldorado. Elle rejoint en ce sens les propos de Morel-Brochet (2007) qui avance que l'expérience des lieux habités influence la façon d'appréhender subjectivement les lieux, de leur associer bien-être ou mal être, et conséquemment les stratégies résidentielles.

Les territorialités, quant à elles, renvoient aux relations profondes et affectives de l'individu avec différents lieux et territoires (Lazzarotti, 2006). La dimension de l'identité territoriale individuelle et collective s'avère centrale dans leur définition (Di Méo, 2003), elles s'avèrent donc étroitement liées à l'établissement au fil des pratiques de lieux d'ancrages et d'appartenances. Les territorialités convoquent ainsi les catégories d'espace de vie, l'espace des pratiques et des trajectoires quotidiennes, d'espace social, formé des lieux où se déploient les échanges et la sociabilité, et d'espace vécu, espace plus conceptuel qui renvoie davantage aux valeurs, aux représentations et à l'imaginaire (Di Méo, 1999). L'étude de ces différentes catégories d'espaces ouvre donc la voie à la compréhension des

relations aux territoires, portions d'espace appropriées et chargées de sens par ses habitants.

Quelques précisions méthodologiques : le cas des habitants d'AlphaVille São Paulo

Notre réflexion sur le regard que posent les habitants de communautés fermées sur la ville se base sur les réponses de quelques questions posées lors d'entretiens menés auprès de neuf femmes et deux hommes résidant dans huit communautés différentes de la région d'AlphaVille au cours de l'été 2010. Plus précisément, nous nous basons sur une première question qui interroge les raisons du choix de s'installer dans une communauté fermée dans AlphaVille et sur quatre autres qui interrogent les territorialités, c'est-à-dire les lieux pratiqués tout comme les lieux préférés, moins appréciés et évités au sein de la ville.

Notre cas d'analyse, *AlphaVille São Paulo*, constitue un des plus grands développements marqués par la clôture résidentielle en Amérique latine (Coy, 2006). Il tient son origine de l'implantation au nord-ouest de la région métropolitaine d'un complexe industriel et commercial au début des années 1970 par une entreprise nommée *AlphaVille Centro Industrial e Empresarial*, auquel s'ajoute cinq ans plus tard une composante résidentielle qui connaît rapidement une intense popularité. En effet, en 2006, *AlphaVille São Paulo* se compose de quatorze ensembles résidentiels sécurisés et compte une population de près de 35 000 habitants (Coy, 2006). Le développement est parfois comparé aux *edge-cities* nord-américaines, puisqu'il propose un modèle d'habitat ségrégué et largement basé sur l'offre d'un style de vie distinctif pour les plus nantis (Coy et Pöhler, 2002). Pour Murray, il se présente comme une alternative au mode de vie des grands centres urbains, comme un refuge à tous les problèmes qui y sont associés. D'ailleurs, l'entreprise *AlphaVille Urbanismo S.A.* mentionne sur son site internet vouloir offrir à travers ses projets un cadre de vie distinctif intégrant loisirs, services et sécurité et constituant une alternative à la densité des grandes villes.

Regards sur la ville des habitants d'AlphaVille : entre perte de repères et nostalgie

Les explications fournies par les résidents quant à leur choix d'habiter une communauté fermée au sein d'AlphaVille permet d'une part de confirmer la recherche de sécurité liée à la peur du crime comme une des principales raisons expliquant ce choix, tel que révélé précédemment par plusieurs études (Caldeira, 2000; Carvalho et *al.*, 1997; Coy et Pölher, 2002; Low, 2001). Toutefois, elles permettent également de comprendre comment ce choix s'insère sur le temps long en relation avec l'expérience résidentielle individuelle et comment il tient ainsi lieu d'aboutissement d'un parcours géographique. Les habitants décrivent en effet les nombreuses transformations qui ont touché la vie en ville au fil des années. Ils relatent comment ils y ont vu la violence augmenter et comment ils ont dû munir leurs résidences de plus en plus de dispositifs de sécurité, jusqu'à s'y sentir prisonniers. Ainsi, la ville d'autrefois, au sein de laquelle ils pouvaient circuler librement et entretenir des relations de sociabilité, est dorénavant associée à l'insécurité et à des relations interpersonnelles marquées par la méfiance. Comme le relève Moura (2006) dans son étude d'ensembles résidentiels fermés de Goiânia, le monde urbain contemporain hostile et dangereux se définit en opposition à un passé vécu autant dans des petites villes « de l'intérieur » que dans des grandes villes comme Rio de Janeiro et São Paulo, à un temps où tout le monde se connaissait. Ainsi, le choix de résider en communauté fermée constitue pour une majorité d'habitants rencontrés un moyen de faire revivre cet idéal perdu basé sur la vie en ville qu'ils ont connu dans leur enfance. Les milieu et mode de vie d'antan, fortement idéalisés, ne peuvent revivre qu'avec la protection offerte par les ensembles résidentiels sécurisés.

De façon générale, le fait d'habiter une communauté fermée d'AlphaVille contraint les territorialités. En effet, pour un grand nombre d'habitants rencontrés, les pratiques spatiales, que ce soit pour les achats quotidiens, les loisirs ou même pour le travail, se concentrent largement autour de la région. Dans certains cas, elles se voient contraintes par les longues distances à parcourir

pour se rendre au centre de São Paulo. Presque tous reconnaissent son attrait supérieur au niveau culturel et plusieurs expriment un attachement au mode de vie et à la diversité qui la caractérisent, mais le temps nécessaire pour s'y rendre décourage et pousse les résidents à favoriser les lieux et activités disponibles au sein d'AlphaVille. Pour d'autres, les pratiques s'avèrent davantage marquées par des territoires de l'insécurité qui s'étendent de plus en plus (Caldeira, 2000) et qui recouvrent de larges zones de la région métropolitaine. Les résidents affirment ainsi éviter de fréquenter des quartiers et régions entières, ou encore des lieux désignés par des appellations génériques comme les *favelas* ou les quartiers vulnérables. En somme, ce sont un espace social et un espace vécu restreint et fortement ancré à l'échelle locale, au sein d'une communauté de semblables, qui se dessinent. Les territorialités des habitants d'AlphaVille témoignent d'un repli, voire d'une fuite, qui interrogent grandement « la manière dont la ville se construit, sur les capacités à promouvoir aujourd'hui une intégration sociale collective qui ne peut seulement être la somme d'entre-soi isolés et dispersés » (Chevalier et Carballo, 2004).

Conclusion et ouverture

En somme, les propos des habitants rencontrés témoignent d'une nostalgie de la ville du passé, couplée à un sentiment de perte de repères en son sein. La méfiance et l'insécurité qu'ils y associent dorénavant empêchent plusieurs de la choisir comme cadre de vie, malgré l'attachement qu'ils ressentent encore envers plusieurs lieux qui la composent. Si le choix d'habiter en communauté fermée semble une réponse légitime à un besoin de sécurisation individuelle, il pose problème à l'échelle collective. En effet, comme le souligne Bonduki (2010), la prolifération des ensembles résidentiels sécurisés, tout comme des centres commerciaux et des centres de loisirs exclusifs, laisse la ville et ses espaces publics de plus en plus déserts, et conséquemment de moins en moins sécuritaires. De tels processus contribuent à forger et s'avèrent les témoins d'une ville qui a du mal à faire *citée* (Thuillier, 2006).

De plus, l'harmonie bucolique (Moura, 2007), le « sanctuaire à l'abri d'un monde perçu comme instable et angoissant » (Thuillier, 2006 : 157) qu'on associe à la vie en communauté fermée s'avèrent parfois fragile. Par exemple, Bonduki (2010) souligne que 15 centres commerciaux et 11 ensembles résidentiels de luxe ont été la cible d'effractions depuis le début de 2010, à São Paulo témoignant ainsi qu'ils ne sont pas totalement à l'abri des « maux de la ville » desquels ils cherchent à protéger. Le travail de Moura (2007), anthropologue brésilienne, dans un ensemble résidentiel sécurisé de Goiânia met pour sa part en évidence toute l'ambiguïté des stratégies de localisation des lieux du désordre que mettent en œuvre les individus. Dans son article éloquent intitulé « *Où habite le danger* », elle relate les perturbations associées à la découverte que les auteurs d'actes d'effraction dans deux résidences de la communauté fermée étaient en fait des jeunes qui habitaient en son sein. Cet événement met en lumière que, dans une certaine mesure, l'activation du mythe communautaire relève d'une illusion, l'illusion que « toute tension, voire conflit, [peut] s'estomper par miracle, disparaître des rapports sociaux » (Chevalier et Carballo, 2004 : 334). Ces illusions, ambiguïtés et contradictions témoignent du grand défi que représente le fait de penser la ville comme support d'un *vivre-ensemble*.

Bibliographie

- BONDUKI, Nabil. 2010. « Uma cidade aberta e segura ». *Carta Capital* (São Paulo), 18 août. En ligne. <<http://www.cartacapital.com.br/sociedade/uma-cidade-aberta-e-segura>>. Consulté le 18 août 2010.
- BREUX, Sandra. 2009. « Propositions taxinomiques pour une compréhension du lieu d'habitat ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 53, no. 149, p. 167-176.
- CALDEIRA, Teresa P. R. 2000. *City of Walls: Crime, Segregation and Citizenship in São Paulo*. Berkeley : University of California Press.
- CAPRON, Guénola. 2006. « Territorialités urbaines et territorialisation en Amérique latine : les résidences sécurisées ou fermées et la fragmentation sociospatiale ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 50, no. 141, p. 499-506.
- CARVALHO, Máyra, GEORGE, R. Varkki et ANTHONY Kathryn H. 1997. « Residential Satisfaction in Condomínios Exclusivos (Gate-Guarded Neighborhoods) in Brazil ». *Environment and Behavior*. Vol. 29, no. 6, p. 734-768.

- COY, Martin et PÖLHER, Martin. 2002. « Gated Communities in Latin American Megacities: case studies in Brazil and Argentina ». *Environment and Planning B : Planning and Design*. Vol. 29, p. 355-370.
- COY, Martin. 2006. « Gated Communities and Urban Fragmentation in Latin America: The Brazilian Experience ». *GeoJournal*. No. 66. p. 121-132.
- DEL RIO, Vicente. 2004. « Urban Design and the Future of Public Space in the Brazilian City ». *Focus*. Vol. 1, p. 34-42.
- DI MÉO, Guy. 1999. « Géographies tranquilles du quotidien : Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 43, no. 118, p. 75-93.
- DI MÉO, Guy. 2003. « Territorialité ». In *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, sous la dir. de Jacques Lévy et Michel Lussault, p. 919. Paris : Belin.
- LAZZAROTTI, Olivier. 2006. « Habiter, aperçus d'une science géographique ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 50, no. 139, p. 85-102.
- LÉVY, Jacques. 1994. *L'espace légitime : sur la dimension géographique de la fonction politique*. Paris : Presses de la fondation nationale des sciences politiques.
- LOW, Setha. 2001. « The Edge and the Center : Gated Communities and the Discourse of Urban Fear ». *American Anthropologist*. Vol. 103, no. 1, p. 45-58.
- LOW, Setha. 2005. « Towards a Theory of Urban Fragmentation: a Cross-Cultural Analysis of Fear, Privatization and the State ». *Cybergeo: European Journal of Geography*. En ligne. <<http://cybergeo.revues.org/index3207.html>>. Consulté le 10 juillet 2010.
- MOREL-BROCHET, Annabelle. 2007. « À la recherche des spécificités du mode d'habiter périurbain dans les représentations et les sensibilités habitantes ». *Norois*. Vol. 4, no. 205, p. 23-36.
- MOURA, Cristina Patriota. 2006. *A Fortificação preventiva e a urbanidade como perigo*, Brasília, UnB, Série Antropologia n. 407.
- MOURA, Cristina Patriota. 2007. « One mora o perigo? Medo e transgressão em um condomínio horizontal ». *First International Conference of Young Urban Researchers* (11 et 12 juin 2007). ISCTE - Instituto Superior de Ciências do Trabalho e da Empresa, Lisboa.
- MURRAY, Martin J. 2004. « The Spatial Dynamics of Post-Modern Urbanism: Social Polarisation and Fragmentation in Sao Paulo and Johannesburg ». *Journal of Contemporary African Studies*. Vol. 22, No. 2, p. 139-164.
- SÉGUIN, Anne-Marie. 2003. « Les quartiers résidentiels fermés : une forme ségrégative qui menace la cohésion sociale à l'échelle locale dans les villes latino-américaines? ». *Cahiers de géographie du Québec*. Vol. 47, no. 131, p. 179-199.
- THUILLIER, Guy. 2006. « Les quartiers enclos à Buenos Aires: la ville privatisée? ». *Géocarrefour*. Vol. 81, no. 2, p. 151-158. En ligne. <<http://geocarrefour.revues.org/index1892.html>>. Consulté le 1^{er} décembre 2010.